

Là-haut, sous la mousse et les feuilles

Sandra Dullin

La vérité, elle est restée longtemps enfouie là-haut sous cette terre brune, presque noire. Une terre riche en humus balayée par le vent et la pluie. Avant tu venais ici. Tu aimais t'asseoir à la lisière du bois, sous le chêne centenaire. Le village en contre bas, tu laissais errer ton regard sur cette nature sauvage. Parfois, lorsqu'un voile de brume glissait sur la vallée, le monde en dessous de toi s'effaçait. L'impression de flotter entre terre et ciel. Cet endroit tu l'as déserté depuis que tu sais.

* * *

Il est arrivé un jour de juin, son maigre baluchon sur l'épaule, le visage buriné, mal rasé. Une chemise bleu pâle, un pantalon en toile poussiéreux et de vieilles bottines crottées au cuir usé. Il est passé devant chez toi, tu as croisé son regard. Un regard d'homme mûr, triste, perdu, teinté de désespoir comme celui des gens cabossés, malmenés par la vie. Il s'appelait Miguel Peleiro. Un nom bizarre, suspect, pas de chez vous. Au village, on s'est interrogé et les mauvaises langues ont craché leur venin. Tu n'as pas écouté. Tu savais le mal qu'elles pouvaient faire ces langues de vipères. Quelques années plus tôt, à la mort de ton

mari, tu les avais subies. À peine quatre mois de mariage. Une chute mortelle du haut de la grange. Des regards de travers, des signes de croix sur ton passage. *Maudite*, on t'avait surnommée.

L'homme cherchait du travail et tu n'en manquais pas. S'occuper des bêtes, retourner la terre, semer, récolter. Un travail dur et harassant pour une femme seule. Tu pouvais lui offrir qu'un maigre salaire, mais il serait nourri et logé dans l'appendice près du hangar. Miguel a accepté et durant quatre années n'a jamais rechigné à la tâche. Avec le temps, les langues se sont tues. D'autres événements plus attrayants ont capté l'attention. C'est toujours ainsi. Les saisons sont passées et tu t'es attachée à cet homme dont la présence te rassurait.

Miguel aimait la nature. Il t'a appris à reconnaître l'agastache, l'armoise, la chélidoine, la bourrache, la noisette de terre, l'ail des ours... Des plantes comestibles et de bons remèdes contre les maladies. Tu écoutais sa voix rauque lorsqu'il parlait aux bêtes dans un dialecte inconnu qu'elles seules semblaient comprendre. Parfois, il s'asseyait à l'ombre des arbres, il sortait de sa poche une petite flûte en bois sculpté, les chèvres redressaient la tête et s'approchaient de lui et la musique qui s'échappait de l'instrument semblait danser avec le vent.

Tu aimais ses mains, larges et calleuses, à la fois fortes et délicates, capables de soulever de lourdes charges, mais aussi de cueillir du bout des doigts une fleur ou une mûre sauvage. À l'heure du déjeuner, côte à côte contre le muret face à la plaine, vous mangiez en silence le pain, le saucisson et le fromage de chèvre et chaque soir, après le dîner, Miguel te servait un verre de vin aromatisé au sureau qu'il avait préparé. Une nuit, vos corps se sont rapprochés. Des caresses à l'abri des regards pour combler le vide de vos solitudes.

Il était taiseux, Miguel. Jamais un mot de trop. Tu n'as jamais rien su de son passé. Tu n'as pas osé poser de questions, car tu as lu dans ses yeux qu'il voulait oublier. Mais ce que tu sais, c'est que c'était un homme doux et droit.

Tu te souviens du jour de son départ. Un samedi, jour de marché. Un 5 juillet. Ce jour-là, tôt le matin, vous avez bu ensemble un café, assis sur le banc, sur la petite terrasse devant la cuisine puis il t'a aidé à charger les cagettes de fruits, de légumes et de fromages dans la camionnette. Avant de te rendre à la ville, tu l'as embrassé. Il t'a souri, de ce sourire triste qui habitait ses yeux. Il est resté assis sur le banc et au fur et à mesure que tu t'éloignais son visage dans le rétroviseur est devenu de plus en plus petit. La dernière image que tu as de lui. À ton retour, en début d'après-midi, il n'était plus là et toutes ses affaires avaient disparu. Il n'avait laissé aucun mot, aucune explication. Rien. Lorsque tu l'as interrogée, Louise, ta voisine, a dit qu'elle l'avait vu partir vers 10h du matin. Les autres, au café, ont confirmé ses propos. Miguel avait traversé le village puis descendu le chemin de terre pour rejoindre la grande route. Tu as espéré longtemps son retour. Le soir dans ton lit, tu as pleuré et tu as rêvé de ses mains sur ton corps, mais il n'est jamais revenu.

Tu as dû attendre vingt longues années pour découvrir la vérité de la bouche de Louise quelques heures avant son dernier souffle. On dit qu'avant de mourir, chacun fait face à sa vie. Peut-être que certains ont peur de devoir rendre des comptes. Parfois, les langues se délient comme si le simple fait de se confier pouvait tout effacer. Louise a serré ta main dans les

siennes et elle t'a raconté d'une voix faible entrecoupée de quintes de toux ce que tout le monde savait au village à part toi.

Ce 5 juillet, ils ont attendu ton départ. Ils étaient trois. Antoine, le maire, Jean et Maurice, des amis de longue date. Ils sont venus chez toi. Ils ont accusé Miguel du viol de la petite Annie, la fille du ferronnier, à peine quatorze ans. Miguel a nié, s'est débattu, mais les trois autres étaient plus forts. Ils ont cogné, sans s'arrêter. Miguel, il titubait lorsqu'ils l'ont emmené là-haut sur la colline. Ils ont attaché une longue corde à l'une des branches du chêne centenaire et ils l'ont pendu comme ça, sans états d'âme. Son corps ils l'ont jeté comme un vulgaire paquet dans un grand trou creusé à la lisière du bois. Ils l'ont enseveli sans sépulture sous un amas de terre, de feuilles et de mousse puis ils sont redescendus au village et ont effacé toute trace de sa présence. Au café, le maire les a tous réunis et leur a fait jurer à chacun de garder le silence. Ce que Louise t'a dit aussi, c'est que la petite Annie c'était Pierre, le fils du maire, qui l'avait violée. Sous la pression, la jeune fille avait menti. L'étranger, un coupable idéal. Personne n'en saurait rien. Antoine a envoyé son fils à la ville dans un pensionnat et la vie du village a repris comme si de rien n'était.

Tu n'as pas crié, tu n'as émis aucun gémissement, tu as fixé Louise dans les yeux sans rien dire. Tu as regardé les larmes coulées le long de ses joues ridées, tu as lu dans ses yeux qu'elle souhaitait ton pardon, mais tu es restée silencieuse. Tu as lâché sa main et tu as quitté la chambre, la laissant seule face à sa conscience quelques heures avant de mourir.

En fin de journée, tu t'es rendue au café du village. Tu savais qu'à cette heure, ils se retrouvaient là. Antoine, Jean et Maurice,

inséparables comme les doigts de la main. Lorsque tu es entrée dans le café, les têtes se sont levées. Tu les as tous dévisagés, un à un, sans prononcer un mot puis tu t'es approchée de la table où se trouvaient les trois complices. De vieux messieurs, dos courbés, mains tremblantes, visages ridés et cheveux blancs. La vieillesse avait fait son travail. Tu es restée immobile devant eux. Tu as lu l'inquiétude dans leur regard. Ils ont compris que tu savais. Tu as savouré cet instant. Lorsque tu leur as dit : « Soyez tous les trois maudits pour ce que vous avez fait ! Et vous autres aussi, soyez maudits pour votre lâcheté et votre silence ! », ta voix ne tremblait pas. Non, ta voix ne tremblait pas. Elle était forte et tranchante comme une lame aiguisée. Ensuite, tu as marché jusqu'à chez toi sans te retourner.

* * *

Depuis ce jour, tu as décidé de ne plus avoir aucun contact avec les gens de ton village. Les années sont passées. Tu es la muette, celle qui vit recluse à l'entrée du hameau, qui sait et que l'on craint. Ton visage est ridé, ton dos douloureux et tes doigts déformés par l'arthrose. En fin de journée, quand le temps le permet, tu t'assois sur le banc, sur la petite terrasse devant la cuisine. Tu laisses la chaleur réchauffer tes os usés. Parfois lorsque les rayons du soleil jouent avec les arbres, une ombre se dessine en haut du sentier qui mène à ta ferme. Elle ressemble à une grande silhouette. Tu fermes les yeux, tu imagines que c'est Miguel marchant sur le chemin, son baluchon sur l'épaule. Tu entends le son de la flûte tandis que les pas se rapprochent puis tu sens la caresse de sa main calleuse sur ta joue et sa voix rauque te murmure : « Je suis revenu ».

L'auteure

Originnaire de Lyon, Sandra Dullin est graphiste. En parallèle de son métier elle participe depuis plusieurs années à des ateliers d'écriture et écrit des nouvelles. Passionnée de lecture, elle aime quand les mots se rencontrent et racontent des histoires.

Quelques-unes de ses nouvelles ont été primées et certaines publiées en revue (L'Encrier Renversé n°80, Short n°17 et n°22, Le Quotidien du Médecin / Nouvelle en quatre épisodes de septembre à octobre 2020) ou en recueil collectif (Un peu beaucoup / Nitro Collection).